

six projets d'interpellations sont annoncés pour le 22 avril et les jours suivants. Quatre surtout ont de la chance d'être déposés : 1° Sur les vœux politiques émis par les conseillers généraux et les adresses signées par les conseillers généraux; 2° Sur la nomination du maire de Château-Chinon; 3° Sur la suspension de la Constitution, du Gaulois etc.; 4° Sur la publication des dossiers de l'enquête relative aux capitulations de Sedan, de Metz et de Paris.

Hier soir, le *Courrier de France* a publié la délibération du conseil d'enquête sur la capitulation de Sedan. Ce document est très remarquable en ce qu'il attribue formellement à des considérations plus politiques que militaires, la marche fatale de Mac-Mahon sur Sedan, et ensuite parce qu'il fait passer sur l'empereur seul la responsabilité de la capitulation. Voilà donc le loyal maréchal complètement désintéressé. Sa généreuse déposition devant la cour d'assises de la Seine se trouve démentie par cette pièce officielle.

M. de Gaulard conserve définitivement le portefeuille des finances. On parle toujours de M. Ancey pour le remplacer au département de l'agriculture et du commerce. Quant à M. Benoist d'Azy, il n'en est pas question. Les fréquentes allées et venues de l'honorable député de la Nièvre à l'hôtel de la Présidence avaient été mal interprétées; il est avéré que ces entrevues avaient un mobile purement littéraire; M. Benoist d'Azy réunit en ce moment les matériaux pour une Histoire de la Drame que M. Thiers compte écrire... quand il en aura le temps.

M. de Gaulard a depuis quelques jours de longues conférences avec M. Rampont directeur général des postes, dans le but de préparer et d'accélérer le vote de la convention postale conclue avec l'Allemagne. Cette convention devra être soumise aux délibérations de l'Assemblée dès sa rentrée.

Malgré les affirmations contraires, nous croyons savoir que la nomination de M. Casimir Périer à l'ambassade de Londres a été signée hier. Les ministres ont à l'unanimité, approuvé cette nomination; demain ils s'occuperont des autres postes diplomatiques vacants: le mouvement électoral aura également lieu cette semaine.

Les députés commencent à revenir en très-grand nombre à Versailles. On en remarque beaucoup venir à l'Elysée. M. Rouher est attendu vendredi prochain, 19 courant. Il a annoncé à ses amis parait-il, qu'il prononcerait dans une des premières séances de réouverture, un discours dont on parlerait.

Je vous ai dit l'autre jour que les sommités du parti bonapartiste s'étaient réunies à Chislehurst pour tenir conseil sous la présidence de M. Rouher, et que des principales résolutions arrêtées dans ce conseil a été de désigner M. Charles Abattucci, candidat à la députation pour le collège de la Corse, en remplacement de M. Canté. M. Charles Abattucci est un ancien conseiller d'Etat, et fils du feu garde des Sceaux du même nom.

La *Patrie*, de Bruges, publie sur la situation de la France, les renseignements suivants qui sont malheureusement confirmés par les faits:

Des renseignements qui nous viennent de bonne source nous montrent la France dans une situation qui ne concorde guère avec les renseignements officiels donnés récemment à l'Assemblée nationale.

Dans le Midi, les passions révolutionnaires sont très excitées; on y profère contre l'ordre et contre ses représentants des menaces horribles, se promettant bien de les exécuter à la première occasion favorable: « On a brûlé à Paris, dit-on; ici, nous ferons griller. »

Une propagande active entretient les communs dans l'idée qu'à la prochaine explosion, toute intervention répressive de l'armée

sera réduite à l'impuissance, tellement l'insurrection sera formidable.

Ce qui favorise, nous écrit-on, ces coupables menées, c'est que le Midi n'a pas vu de près les horreurs de la guerre franco-allemande, et, en conséquence, n'a guère eu à souffrir, comme les départements qui ont été envahis. De là moins de répugnance pour les conflagrations; de là aussi un certain bien-être matériel que ne connaissent pas les autres départements et qui, mal dirigé, contribue à la démolition des esprits.

Dans la plupart des autres départements règne une espèce d'atonie morale dont le seul profil. Les efforts des amis de la religion et de l'ordre restent infructueux, parce qu'ils sont isolés. L'autorité mal assise ne sait ou ne peut les secourir.

A Paris, les affaires sont loin d'avoir repris, comme on pouvait s'y attendre après une longue interruption; les étrangers n'y affluent pas comme jadis; le commerce de détail surtout se plaint; l'absence d'un grand nombre de services publics créés à Bonaparte, je ne dirai pas des adhésions, mais des comparaisons qui ne sont pas avantageuses au régime actuel.

Dans les classes inférieures de la capitale grouillent toujours de très mauvaises passions, et les individus venus des pontons s'entretiennent de leur mieux, faisant espérer toujours le retour d'une Commune qui, disent-ils, « expédiera plus vite. »

### Informations-Nouvelles

La *Gazette des Tribunaux* reçoit d'Ajaccio, par dépêche télégraphique, la nouvelle suivante:

« A la suite de propos très vifs, échangés à la séance du conseil général de jeudi dernier, entre le préfet de la Corse et le président de ce conseil, M. Trani, dont le nom avait été prononcé dans la discussion, s'est rendu aujourd'hui, 15 avril, à Ajaccio, et à dix heures du matin, rencontrant le préfet devant la préfecture, il l'a frappé publiquement. Aussitôt, une grande émotion s'est répandue dans toute la ville. Cependant la tranquillité est assurée. »

Le *Sicéle* annonce que le sergent de ville, Flas, de Thionville, mandé par la Commission d'enquête relativement à la capitulation de Metz, vient d'arriver à Versailles.

D'après le journal la *Liberté*, dans la Commission chargée de l'étude de la réorganisation de l'état-major, les voix se seraient partagées de cette façon: huit se seraient prononcés pour le statu quo, quatre pour une réorganisation d'après ce qui existe en Allemagne.

On avait dit que les Allemands opéraient des travaux autour de Belfort. Cette nouvelle était en partie vraie, les chefs de l'armée allemande s'occupent sans cesse d'entretenir et de développer l'instruction de leurs soldats et leur apprennent à exécuter des travaux de terrassements et d'autres ouvrages de fortifications passagères; mais ces travaux construits un jour, sont détruits le lendemain.

On nous écrit de Paris: « M. Thiers a dîné hier soir, avec plusieurs membres du cabinet et du Corps diplomatique chez le prince Orloff, ambassadeur de Russie. Au dîner a succédé un raout des plus brillants. On remarquait le Corps diplomatique au grand complet et notamment l'ambassadeur de Turquie, l'ambassadeur de Perse et l'ambassadeur de Prusse. M<sup>me</sup> la princesse Orloff a fait, avec sa grâce habituelle, les honneurs de la soirée. M. le président de la République, un peu fatigué par un léger rhume, s'est retiré à onze heures pour retourner à Versailles. »

La *République française* donne un nouveau satisfecit à M. Thiers, en défendant l'honorable président contre les critiques de la *Gazette*. « Le chef du pouvoir exécutif », dit-elle, « tient une conduite parfaitement correcte, s'il est vrai qu'il travaille à l'affermissement de la République. »

M. Gambetta est satisfait de M. Thiers. S'il ne l'était pas, ce serait vraiment se

montrer trop difficile. Mais c'est là l'invariable manière dont les républicains entendent la liberté pour eux et la privation absolue de toute liberté pour les autres.

Si chacun des partis qui sont représentés à l'Assemblée envoyait à travers les départements des orateurs imitant M. Gambetta, inondant le pays de leurs discours et escortés de caisses contenant des brochures à distribuer, que ferait M. Thiers? que dirait le journal de M. Gambetta?

Ces entreprises de propagande leur paraîtraient, sans doute, des conspirations, des moyens d'agitation; elles provoqueraient des plaintes et des sévérités sans nombre. Au nom de quel droit agirait-on ainsi, puisque le champ est laissé libre à l'activité radicale?

Un navire anglais, parti dimanche de Saint-Sébastien, et disant aller à Bilbao, aurait été arrêté et visité par des vapeurs espagnols. Il avait des fusils et de la poudre.

Au moment où l'on s'occupe d'un recensement général de la population, voici quelques chiffres intéressants sur le mouvement de la population en Prusse depuis trois ans.

Le relevé du 3 décembre 1867 constatait un chiffre de 23,971,337 habitants.

Celui qui a été fait le 1<sup>er</sup> décembre 1871, il y a, par conséquent, cinq mois, se subdivise ainsi:

2,901,094 maisons d'habitation contenant 5,152,890 ménages composés de 24,642,386 individus des deux sexes.

L'augmentation est donc en moyenne de 2,80 0/0 si l'on ne tient pas compte du chiffre d'émigration.

Une lettre parisienne contient les intéressants détails qui suivent sur le genre de vie et l'emploi du temps du président de la République:

Vous lirez dans tous les journaux que M. Thiers, après sa réception à l'Elysée, a pris le train de Versailles après minuit, qu'il est arrivé à une heure du matin à la présidence, qu'il s'est couché et que le lendemain, au petit jour, il était à la besogne, comme à son ordinaire. Un peu plus loin, vous serez informé que, le 17 de ce mois, M. Thiers entre dans sa soixante-septième année.

Tous ces renseignements sont fort exacts. Je connais peu d'hommes en France plus étonnants de verve, d'activité, d'aptitude au travail que le président de la République.

Il use ses huissiers de service, il « scule » ses secrétaires, pour me servir ici d'une pittoresque expression de Sainte-Beuve, et, si les ministres ne trouvaient pas le temps de dormir à la Chambre, ils seraient fourbus en trois mois.

M. Thiers se lève à cinq heures, en été comme en hiver. Son valet de chambre allume son feu, il lui en fait dans toutes les saisons. — L'habille et le laisse en face du volumineux courrier arrivé pendant la nuit. Toute lettre contre signée à gauche de l'enveloppe est ouverte par le destinataire, qui la lit.

A sept heures, on apporte à M. le président de la République son potage; il le prend les pieds sur les chenets, tout en causant avec M. Barthélemy Saint-Hilaire, auquel il donne ses instructions pour la journée, les dépêches et les épitres à rédiger sans retard, et, pendant ce temps, l'antichambre s'emplit à sept heures et demie, les audiences commencent.

De temps en temps, l'huissier entre avec un plateau chargé de cartes et de papiers. Tout en causant, M. Thiers parcourt les papiers et trie les cartes, ses lunettes relevées sur son front, la feuille devant son nez. S'il a besoin du chef de service pour répondre à une communication, il l'envoie quêrir. Cette heure matinale est bien désagréable aux bureaucrates, mais le moyen d'y échapper?

A déjeuner, M. Thiers retient volontiers quelques visiteurs, des députés, des généraux; il y a huit ou dix convives. L'appétit est bon, mais le menu est fort simple. On ne fume pas; toute l'opération dure à peine trois quarts d'heure.

Nouvelles conférences, nouvelle reprise du

travail, une promenade en voiture ou une séance à l'Assemblée.

A six heures et demie du soir, quoi qu'il arrive, M. Thiers rentre chez lui, se déballe entièrement et se couche. Son valet de chambre le roule dans une couverture de laine blanche et le laisse dormir jusqu'à huit heures. Au dernier coup de la pendule, il pénètre avec les lampes dans l'appartement et procède à la toilette du soir. Le président se met à table, boit bien, mange de même, cause beaucoup et se met au lit pour tout de bon à onze heures ou quelquefois à minuit.

Il n'a jamais eu besoin de beaucoup de sommeil.

Sa tenue ne varie pas. Un habit noir, pantalon et gilet de drap montan, cravate noire, pardessus léger en drap noir, le matin.

Habit noir et cravate blanche le soir.

Dans les réceptions d'apparat, le grand cordon de la Légion d'honneur avec plaque et une brochette de ses grands croix seulement.

On ne peut imaginer une tenue plus simple, une maison plus républicaine que la sienne. M. Thiers a une faiblesse, il ne faut pas lui rappeler son âge: il fait tous ses efforts pour se persuader à lui-même qu'il n'a que soixante-dix ans et dans ses heures d'expansion, il en avoue soixante-douze. M<sup>me</sup> Thiers, plus sévère sur la vérité historique, lui en donne soixante-quatorze.

On annonce une grève de 2,500 tisserands à Castres (Tarn).

Voici les détails très-précis que donne, sur l'attentat du 7 avril, la *Correspondance de Genève*:

On nous écrit de Rome, le 8 avril:

« Un crime horrible, et dont les auteurs sont des gens armés par le gouvernement de Victor-Emmanuel, a été commis hier, dimanche, en plein jour. Quelques gendarmes et gardes suisses du Vatican se promenaient en habits bourgeois hors de la porte Cavalleggeri. A peine arrivés à la petite osteria Sant'Antonio, ils ont été reconnus par plusieurs gardes nationaux armés de fusils, bien que quelques-uns d'entre eux fussent en habits bourgeois. Ces gens se mirent à crier: *Morte ai Cacciatori! morte alla canaglia!* Les cris furent suivis d'injures contre le Vatican et contre le Pape. Les soldats du Pape, conservant leur sang-froid, se contentèrent de répondre que, comme citoyens, ils demandaient à être respectés, et les gardes nationaux se retirèrent. »

« Quelques temps après, les pontificaux ne pensant plus à ce qui était arrivé, quittèrent le cabaret et reprirent le chemin du Vatican. A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'on leur cria: *Ouvrez les rangs!* et, tout d'un coup les mêmes gardes nationaux, renforcés de plusieurs bourgeois qui ils avaient appelés à leur aide, sortant d'une embuscade et se rangeant des deux côtés du chemin, ordonnèrent aux pontificaux non armés de défilier un à un au milieu d'eux. »

« Le nommé Dulucca, soldat pontifical, s'avança d'un pas ferme, et immédiatement il fut assailli; les autres arrivèrent à son secours, mais ils étaient en nombre inférieur et sans armes. Les assassins firent usage de leurs batonnets, de la crosse de leurs fusils et de leurs sabres. Ils frappèrent leurs victimes sans pitié, et leur hérissement ne fut satisfait que lorsque Dulucca tomba mort et que trois autres pontificaux furent blessés. »

« Cet assassinat peut servir de réponse à la question: Pourquoi le Pape ne sort-il pas? question que les journaux révolutionnaires se plaisent à mettre dans la bouche des princes qui viennent visiter Rome. Hier, ces personnalités ont pu apprendre pourquoi le Pape s'enferme dans le Vatican. Ils ont pu juger si S. S. en sortant serait exposée ou non à des dangers. Ils ont pu toucher du doigt les conditions dans lesquelles se trouve la capitale du monde catholique, où il suffit d'être suspect de fidélité au Saint-Père pour être assassiné en plein jour sur la voie publique. »

« Craignant que ce fait n'alarmât la diplomatie, on a procédé la nuit dernière à de nombreuses arrestations. On a arrêté entre autres un jeune homme de 19 ans, qui appartient à la garde nationale, quoique l'âge requis par la loi pour le service de cette garde soit de 21 ans. On a fait aussi une visite domiciliaire à l'osteria di Sant'Antonio, où l'on a découvert un dépôt d'armes dont quelques-unes sont prohibées par la loi. Mais

les criminels peuvent être sûrs de l'impunité. On leur fera un simulacre de procès pour prouver au monde que les victimes ont été les agresseurs et que les agresseurs ont été dans le cas de légitime défense. »

### LE DOSSIER BAZAINE

Le plus jeune des maréchaux de France a comparu *onze fois* devant la commission des capitulations! Nous croyons savoir qu'il va lui être infligé un **BLAME SEVERE!**

Il appartiendra ensuite au ministre de la guerre de décider si, d'après le rapport de ladite commission; le conseil de guerre doit être convoqué pour juger en dernier ressort la conduite du commandant en chef de l'armée du Rhin.

Enumérons ici rapidement les principaux chefs d'accusation portés contre le maréchal:

1° Quels furent les motifs qui empêchèrent le maréchal Bazaine de continuer, après le combat heureux de Borny et la bataille victorieuse de Bezouville, le mouvement de retraite sur la rive gauche de la Moselle, au lieu de se replier sous Metz dès le 16 août?

Le maréchal, dans sa défense, donne trois raisons impérieuses:

1° L'obligation d'aligner les vivres pour cent soixante mille hommes;

2° La nécessité de remplacer les munitions consommées;

3° L'évacuation des blessés.

Il nous a été donné d'assister à cette bataille de Borny, et nous tenons d'un des officiers les plus compétents et les plus intrépides des détails explicatifs qui contredisent singulièrement les affirmations du maréchal Bazaine.

1° Sur la question des vivres.

Il est notoire que, le mouvement de retraite ordonné, on avait pris dès le 13 août les quantités suffisantes de vivres, et que l'armée en avait assez pour gagner Verdun, objectif du maréchal.

Le pays à traverser permettait de compléter au besoin, par des réquisitions, les distributions insuffisantes, et des officiers de l'intendance avaient même reçu la mission de préparer les maîtres et les cantons à des réquisitions qu'ils devaient solder au comptant pour les besoins de l'armée en marche.

Donc, les vivres ne pouvaient manquer.

2° Les Munitions.

Voici un tableau qui établit, à un coup de canon près, le détail des approvisionnements:

L'armée avait reçu :	
104,344 coups de 4	
11,628 — de 12	
55,836 — mitrailleuses	
Total :	171,808

Aux deux affaires de Rosny et de Bezouville, on n'avait consommé que :

33,136 coups de 4	
3,819 — de 12	
6,731 — mitrailleuses	
Total :	43,686

Il restait donc l'armée :

Environ 127,000 coups de canon à tirer, c'est-à-dire les munitions nécessaires pour livrer trois nouvelles batailles de l'importance des deux premières.

D'autre part, l'armée du Rhin comptait le 14 août au matin :

144 cartouches de chassepot par homme, tant dans les gibernes que dans les caissons de réserve.

La moyenne des coups de chassepot tirés à Borny fut de dix-sept cartouches par soldat.

Il restait donc 127 cartouches environ à chaque homme (le chiffre est 1,100,000 cartouches d'infanterie.)

Le maréchal fait deux objections.

Le parc général d'artillerie, en formation à Toul, avait été tenu trop éloigné de l'armée, et avait été, dès le 12, rétrogradé au camp de Châlons. — De plus, les rapports adressés au maréchal, écrits sous une première et trop rapide impression, manquaient d'exactitude et indiquaient un gaspillage de munitions tout à fait excessif.

A ces objections, il est facile pour un militaire de répondre :

Le parc de réserve d'artillerie est toujours très-éloigné du corps d'armée en marche. — Exemple: pendant la campagne d'Italie, il est resté à Milan.

Quant aux rapports inexacts, le commandant en chef doit être en mesure de les faire contrôler rapidement.

EMILE BARATEAU.

FIN.

Spécialité de dentiers en tous genres

Traitement spécial pour le

REDORESSEMENT DES DENTS

VERBRUGGÆ

DENTISTE

BREVETÉ PAR S. M. LE ROI DES BELGES

RUE DE L'HOSPICE, 8, ROUBAIX

réunies. — Non, non, le premier jour où je vous vis, je ne me suis point trompé, — et vous ne m'avez pas trompé vous-même!... Aujourd'hui, j'ai de la vénération pour vous, et je serai fidèle à mon culte... Puis-je espérer que je resterai votre ami?

— Oh! toujours! toujours!... dit Thérèse.

Puis, après quelques instants de silence:

— Je voulais aussi, reprit-elle, vous remercier... Après la mort de mon mari, c'est vous...

— Je sais ce que vous voulez dire; et j'avais recommandé à Marthe de vous prier de ne point me parler de ces tristes souvenirs... Marthe a donc oublié ma recommandation?

— Non, monsieur, dit la bonne vieille, en accourant, non; c'est Thérèse qui m'avait dit qu'elle ne vous parlerait de rien, et qui n'a pas tenu sa promesse... mais, à sa place, j'aurais fait comme elle, — et je ne la blâme pas.

— Et je ne vous grande point, bonne Marthe, je ne vous grande point.

— Oh! monsieur, vous pouvez me gronder, reprit-elle, me battre même, je ne me plaindrai pas... et, je vous aime, et je vous vénérerai toujours.

Nous parlâmes ensuite des nouveaux arrangements de Thérèse. Marthe me fit sa chambre; elle était plus vaste, plus commode que celle de Thérèse. Je voulais qu'on me donnât l'autre, dit-elle, mais Thérèse n'a pas voulu quitter la

sienne, où tout est pour elle souvenirs et regrets... J'ai dû respecter sa volonté, — ou ce prétexte... mais elle aurait été bien mieux dans celle-ci... cette petite pièce, ajouta-t-elle, en me montrant un couloir sombre et étroit, se métamorphose, le soir, en chambre à coucher; c'est là que dort, comme un bienheureux, le frère de Thérèse.

— Et vous vous trouvez bien ici? lui dis-je.

— Oh! très bien, monsieur; moi, je suis logée comme une princesse... Mais, Thérèse!

— Je ne changerais point ma pauvre chambre contre un palais, dit celle-ci; vous le savez bien Marthe!

— Oui, je sais que vous ne songez qu'aux autres... depuis que je vous connais, il en a été toujours ainsi.

Et dans ces reproches, je voyais un nouvel hommage rendu aux qualités de Thérèse!... J'en étais heureux et presque fier!

Il me fallut raconter à cette pauvre jeune femme comment j'avais fait la connaissance de son mari; ce que nous disions assis sur le banc de la forêt de Saint-Germain, ou dans nos promenades, ou rentrés dans la petite maison de la rue de Mantes. Marthe, qui avait déjà, et souvent, raconté tout cela, m'interrompait à chaque instant, prétendant que je ne disais pas tout; et, prenant la parole, elle répétait alors à Thérèse, avec les plus minutieux détails, bien des choses

qu'en effet je croyais ne pas devoir dire:

— Vous exagérez, bonne Marthe, lui disais-je, vous exagérez...

— Non, monsieur, je ne dis que la vérité, et, l'on peut me croire...

— Et je vous crois, reprit Thérèse. Ma visite était terminée.

Au moment où j'allais sortir, Thérèse, tombant à genoux, prit ma main... et l'embrassa!

— Oh! madame m'écriai-je, vous, à mes pieds!

Et je la relevai, en pressant dans les miennes, ses deux mains... que mes lèvres n'osèrent effleurer!

ÉPILOGUE.

Deux ans après, Thérèse, qui avait combattu, par des raisons qu'elle tirait de l'inégalité de nos conditions, la demande que je lui faisais de sa main, consentit enfin à recevoir mon nom.

Notre mariage fut célébré en présence des ouvrières avec lesquelles avait travaillé Thérèse.

— Elle mérite bien le bonheur qui lui arrive, disaient-elles toutes à la fois.

— Et M. Delaunay mérite bien le aussi son bonheur, leur répondait M. Dubreuil, l'honnête patron de ces jeunes ouvrières.

L'éloge de Thérèse était ainsi complet. Marthe pleurait de joie, cette fois. Paul me tutoyait, et m'appelait bravement son frère.

Si plus tard vous fussiez entré dans

cette maison, — où je suis seul aujourd'hui! — vous y auriez vu une jeune femme simple, modeste, n'ayant pas oublié son point de départ; mais vous auriez vu aussi en elle une véritable métamorphose. C'était la même femme, quant aux agréments de l'esprit: Thérèse avait su vite ce que d'autres apprennent lentement.

Hélas! les privations qu'elle s'était si longtemps imposées, l'excès du travail, avaient mis en elle un germe de destruction, contre lequel les soins les plus assidus et les secours de la science furent impuissants!... Mon bonheur fut rapide, il ne dura que quelques instants!... O mon Dieu! il manquait donc un ange auprès de vous!...

Je n'ai pas la force de parler de cette séparation!... Je ne m'en sens pas le courage!

Deux fois j'ai vu mourir ce que j'aimais!... Deux fois!... Oh! cette douleur devra m'être comptée!

La vieille Marthe ne survécut pas longtemps à Thérèse. Quant à Paul, que sa sœur m'avait recommandé, il est aujourd'hui plus que mon frère... il est mon fils!

Ce fut dans cette classe ouvrière, trop vantée par les uns, trop dédaignée par les autres, que Dieu me fit découvrir un trésor caché. Je trouvai là ce que j'avais trouvé une première fois, dans le monde, et ce que, depuis, je n'y

avais plus rencontré... Peut-être est-ce ma faute, et avais-je mal cherché; car je ne suis pas d'un nombre de ceux qui, flattant le peuple, lui prêtent les qualités qu'ils refusent aux autres; je ne crois point à la supériorité de ceux-ci sur ceux-là; mais je crois, — et j'en suis sûr aujourd'hui, — que Dieu laisse parfois échapper de sa main des anges qui viennent un instant parmi nous, et qui, après nous avoir fait entrevoir le ciel, retournent dans leur véritable patrie, en nous détachant des choses d'ici-bas.

MARIE ET THÉRÈSE n'ont fait que passer sur cette terre!

EMILE BARATEAU.

FIN.

Spécialité de dentiers en tous genres

Traitement spécial pour le

REDORESSEMENT DES DENTS

VERBRUGGÆ

DENTISTE

BREVETÉ PAR S. M. LE ROI DES BELGES

RUE DE L'HOSPICE, 8, ROUBAIX